

**Chiac, langue première, langue littéraire**  
France Daigle, *Pour sûr*, Boréal, 2011, 752 p.

Julien Lefort-Favreau

Volume 54, numéro 2 (298), hiver 2013

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/68096ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lefort-Favreau, J. (2013). Compte rendu de [Chiac, langue première, langue littéraire / France Daigle, *Pour sûr*, Boréal, 2011, 752 p.] *Liberté*, 54(2), 30–31.

# Chiac, langue première, langue littéraire

France Daigle crée un espace romanesque plurilingue et jouissif, où le fou peut enfin botter le cul des rois.

JULIEN LEFORT-FAVREAU

**J'**AI SOUVENIR de Reine Malo, jadis reine de nos écrans, lors d'une de ses célèbres chroniques « lecture », mettant en garde les lecteurs potentiels d'une saga historique quelconque : « Ce n'est pas le livre idéal à apporter en vacances, il est un peu pesant. » Un homme averti en vaut deux. Le même avertissement – sage – pourrait s'appliquer à *Pour sûr*, dernier opus de l'auteure acadienne France Daigle, connue pour ses romans *Pas pire* (1998) et *Petites difficultés d'existence* (2002). Lors de sa sortie à l'automne 2011, il semble bien que cette pesanteur ait quelque peu empêché la critique d'en prendre bien connaissance et de reconnaître la qualité de cet ouvrage, auquel Daigle a consacré près de dix ans. Si le poids réel de *Pour sûr* est remarquable, son poids symbolique l'est tout autant. Plongée dans un livre « pesant ».

La bête mérite d'être décrite avec précision : *Pour sûr* est constitué de douze chapitres, contenant chacun cent quarante-quatre fragments. Chacun de ces fragments (mille sept cent vingt-huit au total) appartient à l'une des cent quarante-quatre catégories (proverbes, rumeurs, réserves, sports, fantômes, etc.) recensées dans un index à la fin de l'ouvrage. Cette fantaisie mathématique pourrait nous laisser croire à une œuvre rigide et froide, à l'expérimentation formelle un peu vaine. Il n'en est rien : ici, la contrainte formelle naît d'une nécessité, une pulsion folle d'érudition. En effet, on pourrait même finir par croire que France Daigle a écrit *Pour sûr* simplement pour apprendre des choses. Le livre foisonne de renseignements issus de domaines divers allant de la psychanalyse à la typographie en passant par le scrabble. Comme dans une encyclopédie, Daigle ordonne et catalogue les savoirs. Toutefois, cette apparente symétrie ne saurait cacher le caractère fondamentalement baroque de l'entreprise. Les divisions du livre, en apparence si rationnelles, sont regroupées autour

d'unités de sens fort différentes les unes des autres. Non seulement ces unités sont-elles différentes, mais elles n'ont pas la même valeur. L'anecdote côtoie le savoir le plus noble, ce qui n'est évidemment pas le cas dans une vraie encyclopédie. D'ailleurs, dans une vraie encyclopédie, on ne trouverait pas non plus cette joyeuse galerie de personnages gravitant autour d'un bar à Moncton. Ce récit central est entrecoupé de segments de natures diverses, répondant parfois aux interrogations des protagonistes, poursuivant à d'autres moments les réflexions métafictionnelles de l'auteure.

Si *Pour sûr* revêt les traits d'une encyclopédie, c'est une encyclopédie folle dans laquelle cohabiteraient non seulement une foule de savoirs, mais aussi différents niveaux de discours. Cette obsession de Daigle pour les dictionnaires et pour les mots qu'ils contiennent constitue en quelque sorte le cœur du livre. Obsession paradoxale, devrais-je dire, car il s'agit pour elle, à travers son récit fragmenté, à travers les rubriques informatives, d'exposer un malaise par rapport à sa langue. On pourrait rétorquer que dans le cas d'un écrivain acadien (ou québécois, ou haïtien), dire cela, ce n'est rien dire. Le sentiment d'inadéquation devant la norme linguistique : rien de neuf sous le soleil pour le francophone minoritaire. Mais Daigle fait quelque chose d'autrement plus subtil : elle singe la norme pour la déjouer.

La légitimité de la langue apparaît comme l'une des grandes questions de ce roman. En effet, Terry et Carmen, les personnages principaux, se demandent souvent s'ils doivent ou pas « rectifier » la manière de parler de leurs enfants. Pour légitimer la langue acadienne, Daigle ne se contente donc pas d'écrire un roman en chiac. Cette solution, que les Québécois ont jadis prônée avec l'utilisation du joul dans la littérature, appartient au passé. L'auteure adopte plutôt une stratégie de détournement. En plus d'imiter l'apparence de l'encyclopédie, *Pour sûr* ressemble parfois à un dictionnaire, détaillant l'évolution historique des mots. En choisissant cette forme, la plus normative qui soit, dont le

rôle est de fixer la norme et l'usage, elle indique la voie à suivre. Il suffit d'investir ce type d'ouvrage, le décomposer, le fragmenter et y faire entrer le chiac de force. Ainsi, entre des portions à valeur informative, rédigées dans un français normatif, Daigle insère des dialogues en chiac. Sa logique a quelque chose de terroriste et d'inclusif à la fois. Elle n'adopte pas une posture victimaire où la langue illégitime doit être la seule à avoir le droit de cité, ni ne demande, honteuse, la permission pour utiliser « la bonne langue ». Elle se permet plutôt d'utiliser à la fois le chiac et le français normatif, considérant, avec raison, que rien ne lui est interdit. Son plaidoyer en actes pour une esthétique hétérogène ne profite pas qu'au chiac, mais à tous les discours.

Ainsi, Jacques Lacan prend une place assez considérable dans ce roman. Traitant avec respect cet homme qui inventait les mots dont il avait besoin, elle se moque aussi assez joyeusement de lui, finissant l'explication de l'un de ses concepts par « en gros » ou encore en écrivant : « Après dix heures du matin, j'étais pus sûre de bien le comprendre, ça fait qu'y faudrait peut-être que les lecteurs et lectrices lisent ces passages-là

FRANCE DAIGLE

*Pour sûr*,

Boréal,

2011, 752 p.

tôt le matin, yeux aussi.» Comme le discours académique du dictionnaire, Lacan est digne d'intérêt tout en étant susceptible de déchoir. Rien ni personne ne reste roi bien longtemps chez Daigle. Mais il se cache autre chose sous cet intérêt pour Lacan. En effet, lorsqu'elle fait référence à sa fameuse expression «les non-dupes errent» (nom du père, oui, oui), il apparaît évident qu'il y a là une idée qui doit beaucoup lui plaire : il faut parvenir à être dupe du réel pour éviter de sombrer dans la psychose. Cet abandon dans le réel, l'écrivaine en fait état. Dupe, peut-être. Mais bougrement rusée aussi.

Il fut une époque, plus «rouge», où le théoricien russe Mikhaïl Bakhtine était très à la mode dans les lettres québécoises. Le grand André Belleau a d'ailleurs, dans les pages de *Liberté*, souvent fait la promotion de ses théories révolutionnaires sur la littérature. Pour le dire vite, Bakhtine a mis en circulation une foule de concepts qui placent la littérature sous les auspices d'une sorte d'anarchie. Dans un essai célèbre sur la littérature du Moyen-Âge, il fit aussi la promotion de la belle idée que chez Rabelais, les valeurs et les hiérarchies sont suspendues le temps du carnaval. Le fou prend la place du roi et peut lui botter le cul. Tout est permis durant cette période restreinte. Il n'est peut-être pas anodin de rappeler que Bakhtine a mis au point ses petites idées sur la littérature sous le régime de Staline. À chaque époque son roi.

Il y a quelque chose chez Daigle qui relève de cette anarchie. Avec humour, celui du fou du roi, elle entre à la cour et prend

sa place sur le trône sans réclamer son dû. Il m'apparaît évident que la force politique de l'œuvre de Daigle réside précisément dans son utilisation de discours qui minent toute hiérarchie. Le signifiant et l'insignifiant cohabitent, créant une sorte de brouillage entre un discours légitime et une parole illégitime. En se citant elle-même («Comme dit Daigle en entrevue...»), en insérant un récit plus «traditionnel» dans son foutoir, elle nous dit quelque chose de très fort sur le statut de la fiction. Très clairement, elle prend le parti de l'invention, sans pour autant se soumettre aux règles idiotes de la linéarité du récit. Nous ne sommes pas ici dans une «littérature d'imagination».

Ce que fait Daigle, c'est organiser un grand bordel de discours avec une telle inventivité que tous les apôtres du néo-classicisme devraient être mortifiés de honte. Il semble en effet, lorsqu'on observe les nouvelles parutions, que le plat *storytelling* domine la littérature contemporaine. Cette espèce de régression, qui finira par nous faire croire que la modernité n'a pas eu lieu, correspond aussi à une régression politique. Tout le monde fait comme s'il était impossible de penser d'autres mondes, d'imaginer d'autres manières de dire, d'inventer d'autres manières de faire. Daigle fait l'exact opposé. Avec *Pour sûr*, elle signe un grand roman politique, mais sans le montrer, tout simplement en imposant un grand n'importe quoi qui remet en question tout ce qui est ordonné.

En exergue de son livre, France Daigle écrit : «Merci à tout le monde qui a éver fait de quoi pour moi, pis ça c'est pas mal de monde.» Cette dédicace dit bien l'ambition de *Pour sûr*. Rien ne sera exclu de ce livre : on peut faire entrer l'ensemble des connaissances dans un roman, on peut y faire cohabiter une multitude de discours. Dans le labyrinthe de *Pour sûr*, on se perd parfois et c'est une excellente nouvelle. Cette confusion est jouissive. Mais l'humour constant dont l'auteure fait preuve – il faut bien le dire, *Pour sûr* est un roman qui peut faire éclater de rire – montre aussi la faillibilité de son entreprise. Malgré l'utilisation de divers niveaux de langue, on ne peut pas tout dire. Même mille sept cent vingt-huit fragments n'arrivent pas à épuiser le savoir humain. Même des mots inventés ne suffisent pas à dire adéquatement le réel. Même considérer le chiac comme une langue légitime ne suffit pas à sauver les Acadiens de la menace d'extinction. Si derrière la symétrie de *Pour sûr* se cache un vrai désordre, derrière sa bonne humeur se dessine en creux la mélancolie d'une histoire tragique. **L**



La police en vacances.